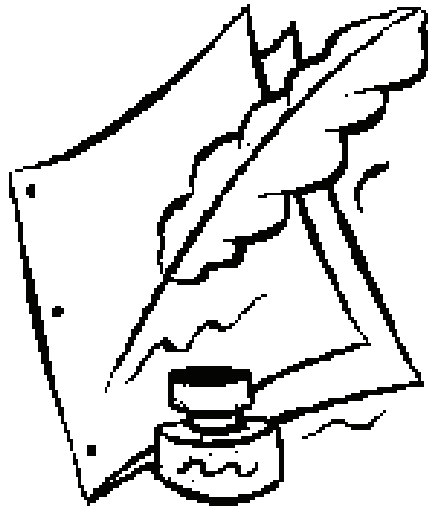


**LA BONANTE**

---

# *La Bonante*

Unité d'enseignement en lettres  
Université du Québec à Chicoutimi



*Édition 2008*

## **LA BONANTE**

---

### **PRÉSENTATION**

Chaque édition de *La Bonante* est l'occasion d'une rencontre avec des volatiles, aux plumes affinées ou duveteuses, qui sentent l'appel de la migration vers l'écriture. Telle une volière, *La Bonante* les accueille, l'instant de les observer, avant qu'ils ne reprennent leur vol. L'Unité d'enseignement en lettres de l'UQAC est fière de présenter ce nouveau numéro pour lequel plus d'une quarantaine de textes, provenant de différentes régions du Québec, lui sont parvenus.

Si l'on peut se fier au portrait tracé par les textes de cette édition, le visage de notre belle province est pour le moins troublant : description de catastrophes écologiques, de neige envahissante, de relations incestueuses, de parents débiles, de bébés tyranniques...

Les textes gagnants au concours du meilleur texte de 3 pages n'échappent pas à cette tendance; s'ils nous ont ravis, c'est qu'ils témoignaient, chacun à leur façon, d'une certaine quête d'authenticité, propre elle aussi à notre époque. En première position, « Mauvais présage » raconte l'amour d'un père pour sa fille muette dont la mère est décédée, en même temps qu'il suggère la menace sourde qui semble peser sur chaque moment de bonheur.

## **LA BONANTE**

---

En seconde position, « Cadavre d'hiver » expose l'angoisse d'une famille qui tente vainement de se débarrasser d'un mort encombrant, ce qui n'est pas sans rappeler la métaphore du cadavre qui sommeille dans la garde-robe de toute bonne famille. « La Voiture », qui remporte la 3<sup>e</sup> position, exprime le déchirement d'un homme tiraillé entre son désir et son devoir moral. Comment doit se comporter l'adulte responsable quand la caresse demandée peut affecter la personne qui la sollicite? Enfin, une mention honorable a été accordée à « Tête de violon » qui se présente comme un conte ou une chanson aux accents folkloriques des plus réjouissants.

Les meilleurs textes de 4 lignes manifestent quant à eux un parti pris ludique. « Trou-là », « Le pas de l'instant », « 3,2,1... » et « Mandala » portent un regard amusé, tendre, tragique ou sensuel sur le monde.

Histoire de suivre la tendance pour les régimes amaigrissants, parmi la quarantaine de textes participants aux concours cette année, seuls quelques-uns ont été retenus pour la publication. Nous espérons en faciliter ainsi la digestion.

La contribution des membres du jury a été primordiale dans ce travail de sélection. Je tiens à remercier Madame Anne Martine Parent, professeure de littérature de l'UQAC, et Madame Sophie Gagnon-

## LA BONANTE

---

Bergeron, étudiante au baccalauréat en études littéraires françaises. Grâce à leurs choix judicieux, leur appétit pour le bon mot et leur fine bouche, *La Bonante* peut vous offrir aujourd'hui un menu attrayant. Nous remercions chaleureusement la doyenne des études des cycles supérieurs et de la recherche, Madame Nicole Bouchard, qui nous permet de servir les prix annoncés.

Un gros merci à Madame Anie Tremblay qui a recueilli les textes et préparé la présentation matérielle de cette édition (merci également à Karen Blackburn qui y a travaillé quelques semaines!). Un merci tout spécial à Agathe Tremblay qui a œuvré à *La Bonante* pendant plusieurs années et qui a formé la relève avant son départ. Enfin, un merci tout spécial à Monsieur Gleider Hernández, directeur du département des Arts et lettres, qui encourage toujours nos efforts.

Comme le cygne noir, désormais célèbre, qui a défrayé les manchettes du monde entier en ce début de printemps parce qu'il s'est épris d'un pédalo conçu à son image, puissiez-vous trouver une agréable compagnie au creux de ces pages...

Cynthia Harvey, professeure  
Département des arts et lettres  
Université du Québec à Chicoutimi

## **LA BONANTE**

---

**MEILLEURS TEXTES DE 4 LIGNES**

## **LA BONANTE**

---

### **Premier prix**

#### **Trou-là**

j'avais trouvé exactement par où les heures fuyaient  
colmaté la brèche de mon doigt dessus  
mais que puis-je accomplir sans bouger du restant de ma  
vie  
condamnée à empêcher un trou de pisser

Diane Landry  
Laval

## **LA BONANTE**

---

### **Deuxième prix**

#### **Le pas de l'instant**

L'aube va poser  
Sur l'échine des songes  
Ses éclats de jour  
Finie la vigile des mains espérantes

Louise Allain  
St-Onésime

## **LA BONANTE**

---

### **Troisième prix**

#### **3, 2, 1...**

J'ai pénétré la tanière du passé  
Afin d'y chasser mes regards aveugles  
La foule a ri de moi  
J'ai posé une bombe sous mes paupières

Mariève Maréchal  
Montréal



## **LA BONANTE**

---

**MEILLEURS TEXTES DE 3 PAGES**

## **LA BONANTE**

---

### **Premier prix**

#### **Mauvais présage**

À la lisière du grand lit, ramassée sur elle-même, Élise dort d'un sommeil profond. Son souffle chaud forme une buée devant sa bouche entrouverte. À côté d'elle, Mathilde émerge lentement de sa torpeur. Malgré l'envie d'uriner pressant qui la tenaille, elle contracte ses muscles et réunit ses genoux sous elle afin de retarder le moment de se lever. En grinçant, les ressorts risquent de réveiller la fillette. Mathilde aime bien ce moment de la journée. Enfouie sous la couette, elle profite de la chaleur dégagée par leurs corps. De sa petite-fille émane une odeur douceâtre de lait vanillé, comme celle des bébés qu'on nourrit au sein. Un élan d'affection transporte la femme, elle penche son visage sillonné de rides vers Élise afin de s'imprégner de son parfum d'enfance.

Tandis que les lueurs de l'aurore se faufilent entre les draperies mal fermées et viennent mourir sur la vieille commode, une senteur de bois brûlé monte par l'escalier et filtre sous la porte. Son fils Grégoire est prêt pour le train. Avec précaution, Mathilde sort du lit. Il fait frisquet dans la chambre. Elle enfle en vitesse ses pantoufles, revêt jupe et chemise et, sans bruit, sort de la pièce. Élise n'a pas bougé.

## LA BONANTE

---

Dans la cuisine où elle s'affaire, Mathilde fredonne en sourdine la mélodie qui tourne en boucle dans sa tête depuis son réveil. « *Elle viendra un jour, celle qui t'aimera, elle viendra un jour et tu t'en iras* ». C'est la seule chanson dont elle connaît les paroles par cœur, la seule qui a toujours su calmer ses angoisses passagères. Pour la première fois, elle s'arrête sur les mots qu'elle a toujours scandés sans jamais vraiment s'y attarder. Pourquoi leur accorde-t-elle tant d'importance aujourd'hui? Mathilde secoue la tête afin d'en chasser les notes obstinées. Elle met l'eau à bouillir, fait griller des tranches de lard, coupe le pain, dépose la motte de beurre sur la table et court chercher quelques œufs pour le petit déjeuner de Grégoire. Comme à son habitude, il rentrera affamé.

En attendant, courbée sur son chapelet, les coudes vissés à la table, Mathilde fait glisser une à une les perles de bois, dans sa main à la peau craquelée comme de l'écorce. Derrière elle, des pas légers se font entendre. Simplement vêtue d'une robe de nuit chiffonnée et trop courte, les paupières encore gonflées de sommeil, Élise descend l'escalier sur la pointe des pieds. Mathilde sourit à sa petite-fille et lui fait comprendre avec des gestes que le repas sera bientôt prêt, mais qu'il faut attendre Grégoire. La fillette hoche la tête.

\*\*\*

Élise n'a jamais prononcé un mot depuis sa naissance, il y a sept ans. L'accouchement avait été difficile, la mort avait

## LA BONANTE

---

emporté du même coup la mère et les mots de l'orpheline pour crier sa détresse.

À cette époque-là, isolée à la campagne, Mathilde menait une vie austère. Veuve depuis plusieurs années, recluse au cœur d'elle-même, elle ne se résignait pas à la disparition de son mari et s'était réfugiée dans les soupirs. Elle faisait tout avec une extrême lenteur, comme si elle s'économisait, se contentant de regarder le temps passer. Mais, c'est sans hésitation qu'elle avait pris la place laissée vacante par sa belle-fille. Son fils Grégoire était revenu vivre à la ferme avec l'enfant. Depuis, tous deux comblaient son existence et rendaient sa vieillesse plus douce. La maison qui avait arrêté de respirer avait fait peau neuve.

La femme perçut très tôt que la fillette ne manquait pas d'intelligence. Dès sa première année, Élise décodait chez les autres le moindre froncement de sourcil, l'hésitation de la main, le mouvement un peu brusque. Elle y répondait par des signes particuliers, n'appartenant qu'à elle seule. Peu à peu, au fil des ans, de muettes paroles s'ébauchèrent dans ses yeux et dans ses gestes. Chacun des siens arrivait à comprendre la fillette au-delà de son mutisme. Une étrange complicité s'était élaborée entre eux.

\*\*\*

Impatiente, Élise entrouvre les volets pour guetter l'arrivée de son père. Des bancs de brume laiteuse languissent encore dans la vallée, l'odeur entêtante des fleurs

## LA BONANTE

---

printanières imprègne l'air. Elle voit l'imposante silhouette de Grégoire surgir, Bouka le chien, gambadant à ses côtés. Entre l'homme et la bête s'est tissé un lien fait d'herbe, de champs, de forêt. Avec Élise, le lien est différent. Il est de caresse, de silence, d'amour inconditionnel.

Quand la porte s'ouvre devant Grégoire, une lumière discrète pénètre dans la pièce. Élise se retourne vers lui, rayonnante de bonheur. Après s'être soigneusement nettoyé les mains sous l'eau glacée, l'homme vient s'asseoir à table. Dans le doux éclat de son regard passe tout l'amour qu'il porte à sa fille. D'un geste affectueux, il ébouriffe sa blonde chevelure emmêlée. Un son guttural qui se veut un rire, jaillit de la gorge d'Élise. Coude à coude, sous l'œil bienveillant de Mathilde, l'homme et l'enfant partagent le silence du petit matin.

La maison désertée et la cuisine remise en ordre, la vieille femme se place à la fenêtre, persuadée qu'aujourd'hui, il se passera un événement inhabituel. À peine son regard a-t-il fait un tour d'horizon, qu'une silhouette étrangère se profile sur le sentier et se dirige vers la maison en évitant les ornières boueuses. Les paroles de la chanson reviennent tournoyer dans sa tête et la plongent dans le désarroi, «*Elle viendra un jour, celle qui t'aimera, elle viendra un jour et tu t'en iras*». Mathilde ressent un frémissement douloureux. Ses épaules s'affaissent, l'inquiétude lui noue la gorge.

*Francine Bertrand  
Québec*

## **LA BONANTE**

---

### **Deuxième prix**

#### **Le cadavre d'hiver**

Le cadavre d'hiver avait passé la journée du dimanche de Pâques à demi camouflé par une neige d'eau. Elle fondait celle-là, avec la permission d'avril, démasquant le corps glacé et vert bourgeon. C'était la nouveauté pour cette chair de bois ensevelie depuis longtemps. Dans la maison de pierres tout près, on maudissait fébrilement l'apparition de l'herbe et l'arrivée d'une nature jadis en vacances. Il était arrivé le moment inespéré où l'on devrait découvrir le mort. Par la fenêtre, une femme regardait d'un œil méchant cette glace coulante, répétant aux siècles tous les jurons de son répertoire. Elle avait cru que la neige lui aurait mangé la peau, ne laissant que des os à enterrer au printemps. Le père avait pourtant promis qu'il n'en resterait rien et voilà qu'il s'était trompé, que tôt ou tard il faudrait tout dire à tout le monde.

La mère était revenue déjà quand le silence des meurtriers remplissait les coins de la maison. Elle avait placé l'eau matinale et sainte sur la table pour conjurer l'air sordide, l'odeur moisie de sa demeure. C'était pour elle un signe du ciel que la neige ait fondu si vite en ce jour béni. La voix du cadavre ressuscitait d'entre les flocons mous, une voix verte bientôt en fleur qui révélerait toute l'histoire. L'autre, toujours face aux carreaux, avait

## LA BONANTE

---

refusé la prière, se croyant insensible à ce liquide sans magie. Elle mijotait une solution pour repousser encore la tragédie, maquiller avec la nouvelle saison ce corps qui reprenait vie.

Il n'y avait plus de sang, avalé par la terre solide, les arbres avoisinant s'en était nourri. Les vêtements si minces semblaient sortir de la mer glaciale et le visage, d'une hypothermie languissante. La fille avait pris son manteau et marchait dans le sentier de boue. Son souffle de fumée tremblait de colère. Elle allait le battre, marcher sur lui comme si elle écrasait une merde de chien, l'essuyer sur la clôture et espérer que les restes s'évanouiraient une fois pour toute dans le monde. Sa chaussure écrasait les doigts dégagés. Et si elle avait cru qu'elles étaient flasques, les jointures restaient gelées et dures. Elle se tourna vers la fenêtre, ouvrant les bras en signe de déception.

Puis, découvrant les yeux clos de sa victime, le souvenir de cette personne l'anima de terreur. À son tour elle ferma les yeux pour retrouver la sérénité de son hiver passé. Ce n'était plus le même homme. C'était un détritrus, une chose morte en pleine disparition qui résistait. La plus petite parcelle de peau miroitait sous le soleil, à l'aide de cette rosée froide. C'était une émeraude sans éternité, déjà dépouillée d'une âme, laissée pour compte dans la fange. Ce qu'il y avait de précieux dans cet homme, elle lui avait pris un soir de décembre, quelques heures avant de venir le

## LA BONANTE

---

déposer là.

Envahi par un goût d'été, le vent soufflait fort et ramenait des odeurs des prés en fonte. Juché sur la clôture, un corbeau discret guettait la femme. Il persistait un calme printanier qui l'aurait d'habitude égayée. Mais cette journée était explosive d'idées noires, les pécheurs seraient punis, les justes délivrés. Tout annonçait la fin de cette mascarade depuis que le ciel avait fait fondre ce qu'il avait craché sur la terre. Et l'oiseau projeta un cri qui la fit sursauter, comme s'il acquiesçait à ses pensées. La fille se retourna brusquement avec dégoût et regagna la maison de pierres.

La musique d'un clocher au loin trancha l'air muet. La mère qui entendit le glas l'interpréta comme une fin du monde. Demain, les meurtriers seraient en prison et sa maison redeviendrait chaude avec la saison. Son hiver avait été blanc de paroles à cause de ce terrible secret qui se décomposait dans ce qui deviendrait son jardin. Ses tulipes, ses marguerites pousseraient gorgées par les restes de cet homme. Quant à sa fille, elle l'avait plongée dans la peur de ne plus jamais revoir l'été. Aujourd'hui, c'était la délivrance.

Retenu dans un malaise plein de remords, le père s'était tu lui aussi. Il était conservé dans une hibernation, un mutisme plein de chagrin. Il voulait protéger sa fille de



## **LA BONANTE**

---

tous les châtiments, mais cela lui coûtait toute la chaleur de sa femme. Leurs caresses, leurs baisers étaient devenus des glaçons tranchants depuis qu'un cadavre était caché dans la cour. De par la fenêtre, le miroitement du mort était aussi brûlant qu'un bûcher.

La fille, enragée et terrifiée, entra comme une bourrasque de mai dans la maison. Elle était froide, mais annonçait le retour des temps chauds. Camouflée dans l'épaisseur de son manteau, elle lançait des regards plaintifs à son père qu'elle pressait à trouver une solution. Il lui avait promis qu'au printemps il ne resterait plus rien de cette histoire. Mais le corps était toujours là, aussi vivant que jamais.

*Pierre-Luc Grenier  
La Baie*

## **LA BONANTE**

---

### **Troisième prix**

#### **En voiture**

Ce fut ici que tout commença. Sur cette route. Dans cet habitacle. Sur le siège avant de la voiture que je suis à conduire. Il faisait un froid à vous empêcher de respirer, ce soir-là. Le minibus avait refusé de démarrer. On m'avait sorti de mes lectures coutumières et demandé d'accompagner quelques joueurs à l'aréna.

Nicolas m'indiquait le chemin à prendre afin de nous rendre à la patinoire intérieure. La route était sinueuse, raboteuse et peu éclairée. Je prêtais attention à ses directives pour ne pas me perdre. Dans ses inflexions de voix, dans son humour, il y avait une résonance si familière qu'il me semblait le connaître depuis toujours. En arrivant, je lui donnai un léger coup de coude dans les côtes en guise de bonne chance.

La partie commença. J'optai pour refermer le livre couché sur mes genoux. Quoique j'aie toujours exécuté les sports, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle Nicolas patinait et son adresse dans le contrôle de la rondelle. Il ne s'avérait pas le joueur le plus performant de l'équipe mais, sûrement, le plus gracieux et le plus intelligent. On aurait dit qu'il réécrivait sur la surface glacée et immaculée les poèmes de Nelligan et de Saint-

## LA BONANTE

---

Denys Garneau qu'il savait si bien déclamer au cours de français.

Son équipe perdit la partie. Au retour, la chaleur dans la voiture, suite à leurs efforts, ankylosait les joueurs. Nicolas s'endormit quelques instants, la tête appuyée sur mon épaule. Un sourire m'échappa que je vis malgré moi dans le rétroviseur et mes mains sur le volant se raidirent.

Tout aurait dû finir là. J'en suis conscient maintenant. Tout pourrait se terminer ici ou là. Ici où un gaz inodore et incolore pourrait m'emporter. Là où se trouve une courbe prononcée avec la rivière à proximité. Là où un épais muret de pierres veille à la protection d'une maison et de ses occupants. Là et là encore sur chaque poteau de bois qui me rapproche de ma destination. J'ai peur de moi.

Le lendemain, il vint me voir. Il se disait désolé de la défaite des siens. Il s'en voulait de prendre davantage plaisir à se prélasser en méandres et en arabesques sur la patinoire qu'à chercher à compter des buts. Ses compagnons ne l'avaient pas épargné de critiques et de sarcasmes dans le vestiaire. Il m'avoua bientôt qu'il détestait la compétition. Ses yeux s'imbibèrent d'eau. Je le fis s'asseoir. Il dit avec difficulté: « Vous savez, mon père..., mon père ne veut pas... » Il fut incapable de compléter sa phrase et éclata en sanglots. Il se releva pour partir. Je le pris dans mes bras. Tout aurait dû finir là... Il me remercia pour mon

## LA BONANTE

---

écoute et mon attention. Quelques rires vinrent sécher ses joues. Nous continuâmes l'entretien en abordant des sujets plus légers. Je le raccompagnai à la porte. Sur le point de sortir, il se retourna, se hissa de quelques centimètres en levant les talons et m'embrassa sur la bouche.

Il revint me voir le lendemain et tous les autres jours de la semaine. Un certain baiser me poursuivait et continuait d'ébranler mes certitudes.

Quelquefois, je me dis: « C'est sa faute! Il m'a provoqué et, à chaque occasion, avec plus de vigueur. » Puis, je me rappelle mon cœur et mon visage qui devenaient de plus en plus implorants à chacune de ses visites, alors que je feignais de lui laisser l'initiative.

Je prie parfois pour qu'il me dénonce. J'ai quarante-deux ans. Ma foi et ma vocation me torturent désormais plus qu'elles ne m'apaisent.

Plus que quelques dizaines de poteaux de bois avant d'arriver au collège. Dans l'obscurité qui s'abat sur le jour, dans l'obscurité qui m'envahit, je me demande de quel courage je pourrai faire preuve maintenant.

*Michel T. Héroux  
Trois-Rivières*